

**Elles étaient cinq**  
Une réflexion impressionniste sur *l'après*  
*Elles étaient cinq* Canada (Québec) 2004, 90 minutes

Francine Laurendeau

Number 233, September–October 2004

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/48085ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Laurendeau, F. (2004). Review of [Elles étaient cinq : une réflexion impressionniste sur *l'après* / *Elles étaient cinq* Canada (Québec) 2004, 90 minutes]. *Séquences*, (233), 42–43.



Un paysage rassurant

# Elles étaient cinq

Une réflexion impressionniste sur l'après

Un paysage de vacances comme il y en a tant au Québec. Au bord d'un lac, un chalet. Et tout autour, la forêt. Une forêt aux couleurs de fin d'été. La caméra survole le paysage rassurant, décrit un cercle de plus en plus serré au dessus de la forêt chatoyante, tandis que la musique devient inquiétante. Imperceptiblement, l'angoisse s'installe. Le spectateur sent confusément que la paix du lieu est menacée, qu'une tragédie va s'abattre. Toute la force du film est en germe dans ce prologue.

Manon, Sophie, Isa, Anne et Claudie, cinq amies d'enfance se retrouvent au chalet que leur laissent les parents de Sophie pour fêter la fin des vacances et l'entrée au cégep. En attendant leurs invités, elles échangent projets et taquineries. Deux d'entre elles

sont déléguées pour aller au *dépanneur* du village acheter ce qui manque. Mais, sinistre malchance, l'homme qui les prend en stop est un violeur sadique et meurtrier. Seule Manon sortira vivante de l'agression.

Vivante mais pas indemne. Quinze ans plus tard, elle vit en solitaire et on ne lui connaît pas d'amoureux. Elle est pourtant sur le point de se laisser apprivoiser par Stéphane, un collègue de travail, quand un hasard la met en présence de l'homme de tous ses cauchemars. Sous le choc, elle se barricade chez elle et se renseigne sur ce Thibodeau qui avait pourtant été condamné à la détention à vie grâce à son témoignage. Se serait-il évadé ? Bien au contraire, Manon apprend que sa conduite exemplaire en prison lui a valu

une libération conditionnelle. Révoltée, elle commence par rencontrer les parents de la victime avant de convoquer ses amies d'antan. Elles vont se réunir toutes les quatre au chalet. Les retrouvailles ne seront pas sereines. Car Manon n'est pas la seule à porter en elle les séquelles du traumatisme. Les autres aussi ont vu leur vie basculer et leurs explications seront singulièrement révélatrices. Mais c'est Manon qui aura le dernier mot en confessant que la pire des blessures infligées par son agresseur, qui l'empêche encore de dormir après toutes ces années, n'était pas une blessure physique mais un féroce chantage. Apaisée par la réaction de ses amies, elle inventera par la suite le moyen de dire à Thibodeau où elle se situe. Et, rassurez-vous, elle retrouvera Stéphane dont la patiente douceur fera le reste.

Ce que mon résumé ne vous dit pas, c'est que ce film, qui évoque une tragédie et ses lendemains difficiles, est aussi un film tendre, un film souriant, un film agréable à regarder. Dans la première séquence du chalet par exemple, la joyeuse complicité entre les jeunes filles qui se préparent à la fête, à la fois sérieuses et « fofolles » comme on peut l'être à 17 ans, est d'une drôlerie et d'une justesse désarmantes. Mais parlons d'abord du scénario de Chantal Cadieux et Ghyslaine Côté ingénieusement construit, solidement structuré, où les retours en arrière sont toujours inattendus tout autant que justifiés — je pense notamment à cette séquence fugitive où on voit, de loin, quelques personnes assemblées sur la berge pour ce qui ressemble à une dispersion des cendres, séquence courte mais combien évocatrice. Je pense aussi à la façon redoutablement efficace dont l'agression est annoncée, au compte-gouttes, en flashes fulgurants. Mais le scénario se confond ici avec la mise en scène qui sait prendre son temps, qui sait aussi recourir à l'ellipse. « Je me suis d'abord intéressée à ce que peut ressentir la victime d'une agression quand son agresseur bénéficie d'une libération conditionnelle, je n'ai pas voulu faire un film sur le viol », dit la réalisatrice (voir l'entrevue qu'elle nous accorde dans ces pages). Soit, sauf qu'il y a tout de même une importante séquence d'agression répartie à travers tout le film, séquence d'une indéniable brutalité. Mais il est vrai que vous n'y verrez ni sein, ni sexe, ni la tête du violeur, écume aux lèvres. En fait, on ne découvrira le visage de Thibodeau (qui n'a pas non plus de prénom) que vers la fin du film, dans la séquence où on lui accorde sa libération. C'est à cet égard le contraire absolu de **Mourir à tue-tête**, d'Anne-Claire Poirier, où rien ne nous est épargné.

Un mot sur la belle facture de ce long métrage, superbement tourné en 35 mm par Alexis Durant-Brault : la texture, le son, l'ambiance, la lumière, la musique, le montage composent un ensemble harmonieux et convaincant. Il ne s'agit pas, faut-il le préciser, d'un film à thèse mais d'une réflexion impressionniste sur l'après, un après vécu différemment par chacune et chacun des protagonistes du drame. Jacinthe Laguë donne au personnage de

Manon toute son ambivalence, son désarroi, son émotion contenue. La qualité générale de l'interprétation, portée par la mise en scène, procure à **Elles étaient cinq** un intense pouvoir d'émotion. Car ici, tout le monde compte. Je pense entre autres à Claudie (Brigitte Lafleur), personnage apparemment secondaire, dont la surprenante sortie lors de la soirée des retrouvailles ouvre d'inquiétantes perspectives. Un film important, un film-choc.

Francine Laurendeau

■ Canada (Québec) 2004, 90 minutes — Réal. : Ghyslaine Côté — Scén. : Chantal Cadieux, Ghyslaine Côté — Image : Alexis Durant-Brault — Mont. : Richard Comeau — Mus. : Normand Corbeil — Dir. art. : Richard Marchand — Int. : Jacinthe Laguë (Manon), Ingrid Falaise (Isa), Julie Deslauriers (Anne), Brigitte Lafleur (Claudie), Noémie Yelle (Sophie), Peter Miller (Thibodeau), Sylvain Carrier (Stéphane), Louise Portal (la mère de Sophie), Robert Lalonde (le père de Sophie), Diane Lavallée (Brigitte), Brigitte Paquette (commissaire aux libérations conditionnelles) — Prod. : Maxime Rémillard, Richard Lalonde — Dist. Alliance.



La tendresse de l'enfance



La complicité de l'âge adulte